



U
N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
L'APPRENTISSAGE




P.O.L

Extrait de la publication

L'APPRENTISSAGE

Du même auteur,
dans la même collection

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

Raphaël Majan



U
N

E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

L'APPRENTISSAGE

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement
le premier ou le deuxième venu,
il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait
un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations
de sécurité pour rassurer la population », écrit*
dans un de ses carnets le commissaire Liberty Wallace,
avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver
l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2004

ISBN : 2-84682-016-3

www.pol-editeur.fr

I

Nom : Wallace, surnom : Liberty

Je raconterai une autre fois comment je suis entré en possession des carnets du commissaire Wallace et me suis trouvé en mesure de remonter la carrière de celui qui apparaît, par l'originalité et la simplicité de sa méthode, comme un des grands de l'histoire du crime. « Serial killer » n'est pas l'expression qui lui convient le mieux, puisque personne que lui ne pouvait déterminer ce qui relevait de la série dans ses condamnables actes, et même « killer » n'est pas toujours le mot approprié si on s'en tient à la définition du tueur que diffusent généralement romans policiers et presse

populaire, ces deux derniers mots constituant au demeurant un pléonasme. Il est un monstre mais, à sa manière, Wallance est aussi un justicier, et c'est plutôt son excès de moralisme, son respect d'une hiérarchie dont il n'attendait pourtant rien qui en ont fait ce qu'il est devenu.

Le samedi 21 décembre 2002, au quatrième étage d'un immeuble de la rue de Bercy, à Paris, le commissaire Wallance a à ses pieds le cadavre d'Alain Brissalet, agent commercial divorcé de quarante-deux ans, locataire de l'appartement de trois pièces du quatrième étage, 65 mètres carrés, confort habituel, 1 200 euros de loyer mensuel. C'est Vanessa Decourly, son amante, qui a découvert le corps et appelé la police. Wallance est rapidement chargé de l'affaire, comme souvent pour ces crimes anodins ne mettant en cause aucune personnalité et ne révélant au premier abord aucun intérêt particulier. La victime a eu la gorge tranchée par le rasoir à l'ancienne qu'elle était si fière d'utiliser dans ce monde de l'automatisation à tout crin, Alain Brissalet se vantait sans cesse d'en posséder un qu'il aiguisait lui-même, rendant innombrables les personnes de son entou-

rage, au sens le plus large (l'enquête révélera qu'il en avait même parlé à son boucher, le comparant favorablement à sa hachette, de sorte que le commerçant aurait pu être soupçonné), assurées de trouver l'arme du crime sur place si elles allaient lui rendre visite. Le sang a coulé partout et le rasoir disparu. Aucune trace d'effraction ni de lutte, Alain Brissalet a ouvert à son assassin qui lui était manifestement connu. Les prélèvements divers ne donneront donc rien, puisqu'ils ne pourront que montrer la présence à un moment indéterminé d'êtres ayant tous eu de bonnes raisons d'avoir été dans l'appartement, qui pour un apéritif, qui pour une nuit de rêve (Vanessa Decourly fut élogieuse). Le rasoir a dû être employé par surprise, rendant plausible qu'une femme ait commis le crime. « Même un enfant aurait pu », dit Wallance, tant l'arme était efficace à en juger simplement par la blessure. Personne dans l'immeuble n'a rien vu ni entendu d'anormal le vendredi 20 entre dix-huit et vingt et une heures, période où le légiste fixa la mort.

Le commissaire est immédiatement agacé, sentant que cette affaire restera insoluble et fera baisser ses

statistiques. C'est un bon policier, on ne peut plus consciencieux et respecté de ses collègues à défaut d'être aimé par tous. En référence au film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* et sans savoir comme ce nom et le processus qu'il sous-entend pour ceux qui ont vu James Stewart et John Wayne échanger malgré eux leur identité se révélera adéquatement, on l'appelle familièrement Liberty. Wallace, qui a mauvais caractère, a décroché une sorte de poste de commissaire quasiment indépendant : on lui confie surtout des affaires de deuxième importance pour lesquelles il a carte blanche. Il ne semble pas aspirer à une autre promotion, ne suscitant guère de jalousie. Il ne traîne aucune bavure après lui, suspect décédant inopinément durant un interrogatoire ou erreur grossière se manifestant après coup. Au contraire, la justice semble être sa tasse de thé.

Il a cinquante ans et pas d'ami dans le métier, on ne sait pas pourquoi il est entré dans la police vingt-sept ans plus tôt. De taille moyenne, il a un certain embonpoint. Pour autant qu'on sache, il vit seul, pas de famille à part une mère, institutrice retraitée, à Saint-Étienne. Selon les témoignages de ses col-

lègues, toujours informés de ce genre de choses, les rapports de Liberty avec les prostituées ne vont pas au-delà de conversations professionnelles. Il est cultivé, assez brillant, et ponctue souvent ses enquêtes de références littéraires ou artistiques que ses collègues et les suspects ne décryptent pas toujours. Il est irritable. Ses interlocuteurs se sont souvent vus traités comme des chiens au prétexte qu'il les trouvait nuls, qualificatif que l'organisation de la société interdit généralement aux policiers d'utiliser pour de simples témoins. Les autres policiers, supérieurs et inférieurs hiérarchiques, sont souvent eux-mêmes victimes de ses jugements, d'ailleurs sans conséquence particulière puisqu'il s'agit de simples constats relevant plus du fatalisme que de la révolte. Les victimes ne sont pas à l'abri de sa malveillance neutre, quand les témoignages les font revivre pour lui. « S'ils étaient moins cons », dit-il souvent sans achever sa phrase, mais tout le monde comprend que, à ses yeux, la difficulté de sa tâche ne tient pas qu'aux précautions prises par les assassins.

C'est à Vanessa Decourly que Wallance doit les premières informations sur le mode de vie d'Alain

Brissalet. Elle-même travaille à Toulouse et ne rencontre la victime que les week-ends, qu'elle passait intégralement chez lui. Elle dispose a priori d'un alibi en béton. À cause d'une réunion qui s'est prolongée jusqu'à vingt et une heures suivie d'un dîner avec les clients (elle est chargée de l'exportation de fruits et légumes vers l'Angleterre), elle a en définitive dormi à Toulouse, comme elle fait rarement le vendredi. Il semble suspect à Wallance qu'elle ne soit précisément pas venue dès ce vendredi soir-là à Paris (comment l'assassin pouvait-il savoir qu'elle ne surgirait pas à l'improviste ?), mais, en une heure, ses déclarations sont vérifiées avec succès, au léger mécontentement du commissaire. La jeune femme, trente-deux ans, est assez sexy, elle n'en fait pas trop pendant qu'il l'interroge, ravalant ses larmes sans ostentation, répondant précisément sans jeter la culpabilité sur quiconque, ce que le policier trouve très estimable d'un point de vue moral mais qui, pratiquement, ne l'arrange pas. Elle n'imagine pas qui a pu faire ça, un homme si aimable, pas d'ennemis. Comme il est peu vraisemblable qu'Alain Brissalet, riche de son libre arbitre,

se soit rasé maladroitement dans son salon en début de soirée sans mousse à raser, il faut cependant bien croire que ce n'est pas un accident, et un suicide, il aurait laissé un mot.

– Croyez-moi, il y a toujours une bonne raison d'assassiner quelqu'un, jette Wallance comme un aphorisme, voulant avec bienveillance la tirer de son expectative car, pour lui, déformation professionnelle, rien n'est pire que l'incertitude.

– Est-ce un aussi bon coup parce qu'il se réserve toute la semaine pour vous, ou au contraire parce qu'il s'exerce biquotidiennement ? ajoute-t-il par ailleurs, cherchant la femme comme il fait avec des succès divers depuis vingt-sept ans, il y a longtemps qu'il a remarqué qu'un ton désinvolte incite les témoins à vouloir se débarrasser de la corvée au plus vite pour son plus grand bien à lui.

– C'est juste l'amour qui lui donne cette fougue, dit Vanessa Decourly en sanglots, sanctionnant le double échec du commissaire qui n'obtient rien que ce qu'il voulait éviter.

Il est à deux doigts de la gifler en disant « Idiote » mais se contente de :

– Merci mademoiselle, puis la laisse tomber (globalement et vu les circonstances, il la trouve plutôt sympathique).

L'idée lui vient de regarder si le pénis n'a pas été tranché, ça se fait maintenant, et ce mode opératoire est un bon indice pour l'enquête, mais bernique. L'habitude lui a enseigné que quand une affaire commence mal, elle continue mal. Il apprendra du rapport du légiste qu'Alain Brissalet a sans doute joui pour la dernière fois dans la nuit de jeudi à vendredi, moins de vingt-quatre heures avant sa grande mort. Son agenda ne note rien à cette date mais, grâce aux remontées d'appels téléphoniques, il mettra la main sur Sandra Berticcia, une brune de vingt-sept ans qui a voulu à tout prix garder son nom de jeune fille et qui ne parle pas un mot d'italien quoique ç'ait été la langue maternelle de son grand-père (Wallance l'a appris pour lire Dante dans le texte, tout le monde prétend que ça vaut le coup mais il a été déçu). Elle a passé le week-end avec son mari de retour de voyage d'affaires chez les beaux-parents, dans la vallée de Chevreuse, ils sont arrivés en Volvo grise immatriculée 600 PFK 75 à dix-huit heures trente le

vendredi et n'ont pas décollé jusqu'au dimanche soir, des flopées de témoins confirment (il y avait d'autres invités chez les beaux-parents). Devant une photo, elle dit ne connaître Vanessa Decourly ni de vue ni de nom et ne croit pas qu'Alain Brissalet ait eu d'autres partenaires qu'elle ces derniers mois. « Ce n'est pas l'intelligence qui embrasait notre talentueuse victime », note Wallance dans un des carnets arrivés entre mes mains.

En attendant de s'être démené sur cette piste Sandra à classer en définitive sans suite, on est toujours samedi matin et le commissaire est toujours rue de Bercy, le cadavre à ses pieds pas encore évacué. Il vient d'en finir avec Vanessa Decourly et lance ses hommes sur l'enquête de proximité, en l'occurrence les voisins.

– De la routine, encore de la routine, toujours de la routine, dit-il, Danton du quotidien.

Il y a six policiers s'affairant dans l'appartement quand on sonne. C'est un octogénaire lunetté, en pull et chaussons, qui vient aux nouvelles.

– Quelle horrible histoire ! Qui aurait pu imaginer ça, un immeuble si correct ? dit-il à

Wallance vers lequel il s'est avancé dès qu'on lui a imprudemment ouvert, identifiant le chef en lui. Je compte sur vous pour tirer l'affaire au clair, avec tous ces SDF dans la rue il n'y a pas loin à trouver des suspects, partout des étrangers, des jeunes, le gouvernement est bien coupable.

Et ainsi de suite, une logorrhée d'où ne sort aucune information sinon que le locuteur est du genre déplaisant. C'est Georges Paront, le voisin du troisième, habitant de l'immeuble depuis quarante-six ans et semblant disposé à y rester encore au moins aussi longtemps, comme si l'éternité lui était promise, à en juger par le soin qu'il prend de la réputation de l'immeuble et du plus qu'y apporte selon lui sa noble présence.

– Et puis il y avait du passage chez M. Brissalet, il avait beaucoup d'amies (il insiste sur le e muet), on se demande ce qu'elles lui trouvaient mais il n'y a peut-être pas à se le demander longtemps.

– Vous étiez jaloux ? dit Wallance, par volonté d'être désagréable plus que pour la nécessité de l'enquête.

Indignation du voisin, jaloux, lui ? jamais, il est de la vieille école pour qui le vrai plaisir c'est l'amour même s'il a eu sa part de distractions, quel dommage d'être veuf depuis onze ans mais il ne regrette rien.

– De quoi est mort votre femme ? demande encore Wallance juste pour l'interrompre.

D'un cancer. Le commissaire ne pourra pas le lui flanquer sur le dos.

– J'ai beaucoup de respect pour le travail de la police, reprend Georges Paront qui développe, avec cette volonté de certains innocents à vouloir manifester à tout prix leur innocence au lieu d'en profiter pour rester dignes.

Si la raison pour laquelle Liberty est entré dans la police est un mystère pour certains de ses collègues (alors que personne ne s'interroge sur les motivations, sans doute aussi arbitraires, des autres commissaires), c'est justement en raison du mépris qu'il professe envers ces innocents fiers de l'être qu'il appelle souvent des poules mouillées. Georges Paront commence à l'énerver.

– Rentrez chez vous, je passerai vous voir, lui dit-il sèchement sans penser un instant tenir parole.

Le vieux curieux trouve encore le moyen de s'attarder aux toilettes, prétextant que c'est urgent et que descendre un étage, avec ses pauvres jambes, ce sera trop long.

La vraie urgence consiste à trouver les différentes amantes d'Alain Brissalet dans son carnet d'adresses mais il ne notait dans son agenda que les soirées avec des amis. Il faudra téléphoner à tous les noms féminins de son répertoire et déterminer leur lien sexuel avec la victime, la jalousie est un mobile à ne jamais écarter, que tout cela est fastidieux. Wallance, en outre, a ce pressentiment que c'est une affaire de merde, que non seulement ce sera d'un ennui mortel mais que ses supérieurs, quand ils le trouveront insolent, lui rétorqueront « Et c'en est où, le meurtre de la rue de Bercy ? », marquant un point. Il est toujours de mauvaise humeur pour les assassinats du samedi mais, du moins, certains contribuent à sa réputation. Là, non seulement ça le dérange mais ça va lui faire du tort, où dénicher un coupable dans ce trou noir ? Si la piste sexuelle foire, ce qui a tout l'air d'être déjà fait, il se retrouvera tout nu.

Achévé d'imprimer en avril 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1860
N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2004

Imprimé en France



Raphaël Majan
L'Apprentissage

Cette édition électronique du livre
L'Apprentissage de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 20 juin 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2004
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782846820165)
Code Sodis : N45230 - ISBN : 9782818007501
Numéro d'édition : 2791